

---

**SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.****1**

La métaphysique d'inspiration et la métaphysique scientifique.  
MM. Dumesnil et Cournot.

La métaphysique est comme la poésie de la philosophie. Dans ce temps de prosaïsme universel, de découvertes et d'entreprises tendant à un but utile, il semble qu'on attende exclusivement du philosophe des livres d'une application pratique; les méditations sur l'origine de l'homme et ses destinées ultérieures ne paraissent plus au grand nombre que des spéculations oiseuses. Quand la vie est si agitée et si remplie, se préoccuper de ce qui a pu la précéder ou pourra la suivre, semble un anachronisme, comme la manie d'écrire en vers: tant les affaires et l'industrie ne laissent plus de place à la poésie!

Nous ne sommes pas de cet avis: nous aimons l'inutile, car le beau pour les gens pratiques, n'est qu'une brillante inutilité; nous aimons l'effort de l'intelligence tendant vers l'inconnu, sans autre but que la satisfaction d'une curiosité sublime; nous aimons les vérités qui paraissent ne servir à rien, la recherche de l'inconnu, l'éclaircissement des mystères qui enveloppent l'homme, et la lutte contre toutes les obscurités de sa nature et de sa destinée.

Sans doute, dans cette sphère un peu nuageuse, la mé-

dition risque, de se perdre dans le rêve. La vérité se révèle sous des contours indécis; une lumière mêlée d'ombre enveloppe tous les problèmes; mais l'homme y respire un air plus pur; il se sent plus grand, plus libre; il fait un emploi plus digne de ses hautes facultés. Nés pour l'infini, vers lequel notre raison, notre sensibilité, tout notre être moral aspire, nous pouvons bien oublier, au milieu des besoins et des tourments de la vie réelle, le but idéal pour lequel nous sommes faits; nous pouvons nous réduire à la vie animale, aux fonctions d'un rouage perpétuellement en mouvement dans le grand mécanisme de la société: ni la machine ni l'animal ne sont tout dans l'homme, et, quand notre raison, dont les mouvements naturels peuvent être suspendus, mais non entièrement étouffés, reprend le dessus, dans la conscience, nous reconnaissons bientôt en nous cet être:

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,

comme dit le poète, et dont le dualisme vivant a été et sera toujours le problème humain par excellence et une source inépuisable de systèmes philosophiques et de religions.

On sait comment le même poète pose ce problème, avec l'éternelle antimonie de ses solutions.

Soit que, déshérité de son antique gloire,  
De ces destins perdus il garde la mémoire,  
Ou que de ses désirs l'immense profondeur,  
Lui présage de loin sa future grandeur,  
*Imparfait* ou *déchu*, l'homme est le grand mystère<sup>1</sup>.

C'est ce mystère que M. Alfred Dumesnil ramène une fois de plus sous ce simple titre: *l'Immortalité*<sup>2</sup>. Il le sonde en philosophe, sans autre guide que la raison. Il va donc sans dire qu'il adopte la solution du progrès indéfini et

1. De Lamartine, *Méditations*.

2. Dentu, in-18, 386 p.

non celle de la chute. Mais il ne s'arrête pas à faire la guerre aux traditions religieuses qu'il côtoie sur ce grand chemin de l'inspiration; il marche dans l'indépendance de sa pensée, vers ce but qu'on a proclamé si souvent atteint par la foi. L'immortalité de l'homme n'est pas seulement un dogme pour M. Dumesnil; c'est l'objet d'une préoccupation ardente, d'une passion. Il y trouve une réponse aux problèmes de la vie et un adoucissement à des douleurs saignantes; il s'en nourrit dans un recueillement intime; il en entretient ses amis, ses lecteurs, avec des effusions d'âme auxquelles la prose lyrique fournit à peine d'assez poétiques accents. M. Dumesnil fait de l'immortalité presque une question de patriotisme et d'antique nationalité; il n'en va pas chercher la tradition loin de chez nous; il la retrouve sur notre propre sol gaulois, dans le vieil enseignement des druides, et il dit à la nation française chez qui l'on se fait si facilement un jeu de mourir :

Tu as eu raison, la mort n'est rien, la vie c'est un combat.

Tu as eu raison; tu as mis l'honneur avant tout. La victoire aime les braves, et ils sont dignes d'envie ceux qui la gagnent en mourant, même quand ils ignorent pourquoi ils combattent et meurent.

Mais tu n'as pas su pourquoi la mort n'est rien, du moins tu l'as oublié; car tes pères, les Gaulois, le savaient : c'est que la mort est le passage à une autre vie qui continue celle-ci.

.....  
Reviens à toi-même.

Ta révélation est supérieure à tous les dogmes, à toutes les légendes étrangères. Tes pères, les Gaulois, n'ont rien à envier aux Grecs et aux Romains, aux juifs et aux chrétiens, leur révélation fut l'immortalité.

Ta tradition c'est d'être le soldat de Dieu !....

1. Voici les titres des chapitres du livre qui est tout entier dans les 78 premières pages : *La France; Qui suis-je? La Mère; Le Réveil de la Gaule; De la Solidarité universelle; Le Ciel sur terre; Tout est Ciel; L'Église universelle*. Le reste du volume consiste en notes et fragments qui sont comme les pièces justificatives de ce néo-spiritualisme gaulois.

A ces idées comme à ce tour du langage, on reconnaît l'école à laquelle appartient M. Alfred Dumesnil : c'est celle de MM. Henri Martin, Jean Reynaud, Edgard Quinet, Michelet. C'est le sentiment agité des mêmes problèmes; c'est le même spiritualisme ardent, ce sont les mêmes tentatives de régénération de la France et du monde, la même alliance du christianisme transformé et de la révolution française; c'est aussi le même ton d'inspiration, les mêmes habitudes de langage, les mêmes élans poétiques qui ne paraîtront peut-être pas à des adeptes moins ardents, entièrement exempts de mysticisme et d'emphase.

Au milieu du morcellement intellectuel de notre époque qui divise à outrance le domaine des sciences en spécialités, M. Cournot nous donne un rare et utile spectacle en s'efforçant de réunir en une même chaîne les anneaux divisés de la connaissance humaine. Il écrit un *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et l'histoire*<sup>1</sup>. Se souvenant que la philosophie a été de tout temps, excepté de nos jours, la science universelle, c'est-à-dire la synthèse générale de toutes les vérités acquises aux sciences particulières, il essaye de renouer la tradition des Thalès, des Pythagore, des Platon et des Aristote, des Epicure et des Zénon, des Proclus, des saint Thomas, des Descartes, des Leibnitz, des Pascal, des Malebranche, des d'Alembert, des Euler, des Kant, des Schelling, des Hegel et de tant d'autres esprits supérieurs qui se sont efforcés d'embrasser tout l'horizon humain, et de faire jaillir du rapprochement de toutes les sciences des principes généraux répandant une plus vive lumière sur chacune d'elles.

Comme eux, M. Cournot ne croit pas qu'il soit nécessaire d'ignorer l'ensemble pour mieux voir le détail, que

1. Hachette et C<sup>ie</sup>, 2 vol. in-8, 503-484 pages.

chaque branche des connaissances humaines exige une aptitude exclusive et exclusivement appliquée, que le physicien doit renoncer à la philosophie, le mathématicien à l'économie politique, le naturaliste à la morale, le philosophe ou l'historien à la théologie. Il ne se soumet pas à ce principe moderne de la division du travail qui, en industrie, fait fabriquer une épingle par cinq ou six catégories d'ouvriers, et qui, appliqué à la science, isole les uns des autres les coopérateurs d'une même découverte. Aujourd'hui un homme patient se ferait une réputation et arriverait à l'Institut en disséquant des pattes de mouche, quelque ignorant qu'il fût des lois générales de la vie.

M. Cournot a placé plus haut le but de sa curiosité et adopté de plus vastes sujets de méditation. Le titre même du *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales* annonce qu'il cherche dans les êtres leurs rapports, c'est-à-dire ce que Montesquieu appelait les lois. Il réunit dans un même faisceau les idées logiques et mathématiques. La mécanique, le calcul infinitésimal, celui des probabilités, n'ont pas de recoins mystérieux où il ne porte la lumière philosophique; la raison pure l'élève vers les problèmes relatifs au temps, à l'espace, à l'infinité du monde, à l'origine des choses; l'habitude et le besoin de généralisation lui font établir partout l'esprit d'ordre et de classification. M. Cournot aborde avec la même fermeté tous les problèmes, et il est curieux de voir le mathématicien aux prises avec les questions plus spécialement philosophiques et religieuses, sans dédaigner même celles de la littérature ou de la grammaire. Ses études sur la marche des croyances religieuses, des idées morales, des principes de droit et de politique, de la science économique, des langues, sont un résumé élevé et fécond de ce que les sciences les plus étrangères aux mathématiques ont établi de définitif sur ces diverses matières.

Je regrette que le cadre de *l'Année littéraire* ne me per-

mette pas de suivre M. Cournot dans le champ si vaste et si profondément sillonné par sa pensée. Je me bornerai à ajouter que sa manière de traiter de tels sujets ne leur est pas inférieure. Son style, en général simple et ferme, et le plus clair que puissent comporter des idées difficiles, s'élève parfois avec les objets de sa méditation, mais sans jamais se perdre dans l'emphase, M. Cournot, qui réunit tant de choses ordinairement divisées, semble avoir pris à tâche de montrer aussi réunis dans sa personne le savant et l'écrivain.

## 2

Alliance des sciences morales et des sciences naturelles.

MM. Tissot et Quatrefages.

M. J. Tissot est peut-être le plus intrépide et le plus infatigable de nos philosophes. Recherches historiques, enseignement dogmatique; ouvrages originaux, traductions, mémoires savants pour l'Institut, livres de vulgarisation pour le peuple, il affronte tous les travaux, il embrasse toutes les tâches même les plus ingrates, il a à cœur de rendre à la science tous les services même les plus délicats. Nous avons déjà rencontré sur notre passage dans ces dernières années le traducteur de Kant, de Ritter, de Snell et de Lessing, l'auteur de tant d'ouvrages personnels sur toutes les branches du savoir philosophique. Aujourd'hui M. Tissot s'attaque aux questions les plus ardues; il s'efforce de sonder le mystère le plus profond de la nature humaine, celui du principe même de la vie, et de l'éclairer de la double lumière de l'observation et de l'histoire. Deux forts volumes qui ont pour titre : *la Vie dans l'homme*<sup>1</sup>, suffisent à peine au résumé de ses recherches

1. Victor Masson, in-8, 2 vol., 614-592 pages. Tome I: Les ma-